

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edmond HUMEAU

Fil d'argent et cercueil de plomb

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1931, tome 30, p. 344-352

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Fil d'argent et cercueil de plomb

Tell me where is fancy bred,
Or in the heart, or in the head ?
— It is engender'd in the eyes,
With gazing fed ; and fancy dies
In the cradle where it lies.
Shakespeare.

Argument

Passer de Molière à Shakespeare, le jeu en vaut la chance. C'est courir un beau risque dont il faut féliciter l'*Agaunia* qui donne au public, le 7 et 9 février, un arrangement du *Marchand de Venise* que Monsieur le chanoine Voirol a composé, suivant l'initiative de lord Lansdowne en 1701, sous le titre même du *Juif de Venise*.

Pour éclaircir ces notes sur la pièce et dont la représentation fut le prétexte, il n'a point paru négligeable de disposer en argument la trame essentielle de l'action. Les lecteurs familiers du fantastique tragédien voudront bien m'excuser :

Sans raison, la mélancolie a gagné le cœur d'Antonio, riche armateur vénitien, dont le meilleur ami, Bassiano, sollicite un prêt pour ravir les faveurs d'une princesse orpheline que ses prétendants ne peuvent approcher sans choisir un des trois cercueils — or, argent et plomb — où se cache le portrait victorieux. Comme la fortune d'un armateur est sur l'eau, et pour ne point désobliger son ami, Antonio accepte de signer un emprunt au juif Sylok qui rêvait de venger son infâme honneur de banquier.

Dis-moi où le songe naît, ou dans le cœur, ou dans la tête ?
— Il prend corps des yeux, nourri de visions ; et le songe meurt au berceau où il reste. *The Merchant of Venice, III.*

Il s'agit d'un étrange billet où le débiteur insolvable doit se laisser couper une livre de chair, à portée du cœur.

Le temps passe. Un ami de Bassiano enlève au juif sa fille et ses ducats, alors que Bassiano, accompagné du bouillant Gratiano triomphe à l'épreuve des coffres et conquiert Portia dont la suivante Nérissa épouse le chevalier servant de son mari. Or l'échéance venue, Antonio ruiné n'a pu rembourser son créancier et Sylock exige justice : Antonio serait perdu sans l'intervention étonnante de Portia, déguisée en légiste.

Mais en reconnaissance de sa plaidoirie, il prend fantaisie au curieux docteur d'obliger Bassiano à se séparer d'une bague que sa femme lui donna comme gage de fidélité. Trahison.

L'amour qui triomphait de l'argent et de la cruauté favorise, au cinquième acte, d'heureux amants. Il concilie le rêve avec la vie.

S a g e s s e d e V e n i s e

Car de quoi serviraient les décors de Venise, mauve et blanche endormie, le lion et les pigeons de Saint-Marc, les gondoles ténébreuses, l'arrimage et les mouvements de navires, les lanternes du Carnaval, les palais d'ocre rouge et les marchés vibrants, l'horizon des lagunes ? Shakespeare n'eut pas souci des anecdotes, sans ignorer le charme mortel que l'opulence du négoce et le mépris du sang ont scellé sur la ville des Magnifiques. Point de Venise, sinon pour son argent.

Ainsi l'interprétation ne demande que les planches, les rideaux et, juste ce qu'il faut pour tenter l'illusion facile d'un lieu que les affiches et les cartes en couleurs promettent comme une plage à la mode, aussi vague que les autres, hormis son passé frivole et libertin, objet de musée naturellement. La conscience que Shakespeare eut de cette Venise légèrement idiote se marque, avec grâce, dans

Lorenzo, Gratiano et les autres amis d'Antonio ; sans excepter un jeune lourdaud de Lancelot et la linotte de Jessica qui trahit la race et les ducats de son père pour de beaux yeux ravisseurs, indifférente aux tribulations de Sylock. Voilà toutes les concessions que l'esprit tragique de Shakespeare pouvait autoriser à des imaginations grossières. Concession de comparses, dont le rôle se réduit à souligner le drame odieux de l'Argent, son mystère et son effacement soudain par la vertu de l'Amour. Mais concession nécessaire pour ne point diminuer la vanité burlesque et la comédie des actions humaines.

Un fil d'argent — *ce que tu mérites, imbécile* — serre le mensonge très drôle des hommes qui se montent le cou, se haïssent et céderaient leur vie pour saisir simplement l'ombre de ce fameux fil conducteur jusqu'à la mort, dont le cerceuil de plomb (indifférent) recèle l'image de Portia, signe de victoire et d'amour, quand Bassiano fixa son choix sur le mépris des apparences.

Comment serait-il défendu de tirer une sagesse supérieure du *Marchand de Venise* ? Hamlet et Prospéro peuvent bien signifier l'âme même de Shakespeare, son tumulte de rêves et de passion que la mort assourdit. Mais il ne manque jamais d'engager sa lucidité entière au dédale des histoires trop humaines, décidé de voir clair à chaque pli du labyrinthe, et le plus longtemps possible. Le génie de Shakespeare tient aux prodiges des fées : il ne s'étonne de rien, comprend et pardonne parce que tout ça n'en vaut pas la peine.

Bienheureux Shakespeare. Destiné par sa nature à remuer les noirceurs du monde, il les connaît et ne leur trouve aucune complaisance. Digne du Greco et de Baudelaire, il amasse une foison d'événements que sa tendresse illumine. Voilà que, de toutes les tempêtes, il retient seulement la musique terrible ; de toute la nuit criminelle, un rêve de lune ; de toutes les aventures, le calme contemplatif.

Que Venise reste aux mains des marchands, soit perdue de richesses et d'envies : mauvais rêve et encore mauvais rêve ; ceux qui ont tout perdu méritent seuls le bonheur d'un parc. *Jam nos de somno surgere.*

Le Mystère de Sylock

A quel point la connaissance métaphysique élargit les actes humains et comment elle s'évertue à leur donner un sens total, nous en avons d'idée dès que Nietzsche et Claudel haussent la voix, dénoncent les misères de l'action et le mensonge des apparences. Les mythes descendent. La terreur grandit au désert. Que restera-t-il d'aussi grandioses chutes ? Rien sur le sable, sinon de nouvelles dunes, bientôt écroulées. La retraite de Nietzsche et le calme de Claudel accentuent encore le sens de leurs destructions.

De même Shakespeare fut révolutionnaire, si toute révolution consiste à montrer la vanité des assurances que les hommes se persuadent. L'aventure de Sylock et de ses emprunteurs ne me toucherait pas autant si j'en ignorais le mystère qui la baigne. Mystère de prédestination et d'Argent, auprès de quoi les mesquineries de la psychologie paraissent exactement ce qu'elles valent : une défaillance radicale.

Saint Paul, dans la lettre aux Romains et dans celle aux Hébreux, a figuré exactement la grandeur qui reste liée au peuple Juif, quand il eut décliné le message du Christ. *Si enim amissio eorum reconciliatio est mundi, quae assumptio, nisi vita ex mortuis ?* D'où la prière universelle afin de convertir au Seigneur son peuple d'Israël ; d'où notre salut mendié à la race superbe dont nous ne sommes que les créanciers légitimes, le sauvageon greffé sur l'olivier qui séchait, Dieu ayant tout enfermé dans l'incrédulité, pour qu'il ait pitié de tout. *Sim poenitentia enim sunt dona et vocatio Dei.*

Comment demeurer insensible à la prédestination des Juifs ? Il fallut bien l'ignorance de Drumont et de Maurras pour ne voir en eux que des nomades, ennemis du sol national. Les Juifs sont les maîtres du siècle. Même Venise le savait.

Et naturellement ils possèdent l'Argent. Mais qu'ils aient pris pour Sauveur ce que l'économiste Charles Gide nomme *le reflet de notre désir sur les choses*, un seul visionnaire, Léon Bloy, en comprit la raison, liant par un mouvement réversible les crachats sur le Fils de d'homme aux



lèchements impitoyables que le Juif est tenu d'accomplir sur toute monnaie.

Avant Bloy, Shakespeare a donné par son Sylock l'illustration stupéfiante de la destinée que les chiens d'Israël portent, tout chargés de vengeances obscures et d'impunité. Le Juif traite l'argent comme Jacob les brebis de Laban : il suce l'intérêt de l'ignominie ; lui seul est digne d'aimer l'Argent, d'en faire le commerce et d'établir, par la lâcheté spirituelle des chrétiens, le système capitaliste du prêt à intérêt. Magnifique Sylock, qu'ils te méprisent les pourceaux à qui tu donnes la nourriture ; c'est bien. Viendra l'heure du marché stupide, des conditions atroces que tu exigeras mot à mot. Et le docteur de la loi devra soutenir, pour sauver le commerçant failli, sans mépriser la sûreté de l'Etat, le paradoxe invraisemblable : *Il faut que le Juif soit miséricordieux*. Absurdité. Absurdité de fléchir l'ombre de la justice qui rend à chacun son dû, c'est-à-dire rien.

Cependant il est impossible que justice se fasse. Par la crainte de perdre sa vie en versant une goutte de sang chrétien — *juste une livre de chair* — la justice sombre. Tout devient ridicule. Sylock demande son bien légitime : il perd ses biens et on le force à devenir chrétien, s'il veut sauver sa peau.

Par défaut du contrat, la miséricorde — non pas celle des hommes, qui maintenant deviennent aussi sauvages que le Juif — la miséricorde de Dieu, ayant tout noyé dans l'injustice, vient rompre le fil d'argent et conduire les hommes au sommeil.

La grandeur d'une pareille aventure se ménageait depuis le début. Shakespeare n'avait retenu de Venise que la fièvre : Antonio songeait à ses navires, malgré lui, triste honnête homme qui a des biens au soleil et en apprécie les chances, triste honnête homme qui s'engage sur le néant ; Bassiano empruntait pour mieux s'assurer une riche héritière ; les amis passaient des affaires à leurs plaisirs, avec le souci pressé des médiocres. De ce languissement et de ces turbulences, Sylock tire son profit : il est le maître providentiel jusqu'au moment où il exige l'accomplissement de la justice. Et il n'y a plus de justice. Impossible de rendre la justice. *Exit*.



Que la musique joue

Comme c'était facile d'enclorre la tragédie de l'Argent par son propre mystère et de finir l'action au moment où Sylock disparaît, Shakespeare n'a pas joué toute sa mise sur le spectre de Venise. Du moins il engage l'homme entier. Et cet homme dépasse la gratuité des apparitions : fantômes que l'imagination procure, reflets de purs besoins sensibles. Pour vivre, l'homme donne ce qu'il a et reste ce qu'il est, dans son cœur, le seul réel en esprit et en vérité. Mais quel mépris acceptera-t-il donc ?

Le cercueil de plomb valait mieux que tout l'or et l'argent du monde. Point d'images, sinon la plus basse. Ce défaut de vision, Bassiano l'accepte : il croit et, de même que le dernier soupir prononce l'éternité, trouve son objet.

Restait le purgatoire pour délivrer du cauchemar les yeux coupables, soit qu'ils eussent partagé le goût des vanités terrestres, obéissant à la terreur du Spectre, soit qu'ils regardent comme leur propre mérite la chance d'avoir conquis Portia.

Il fallait que Bassiano, lui-même, connût l'effroi du Juif et le silence incrédule de son amour. Œuvre nécessaire, et dont le déséquilibre apparent, qu'elle introduit dans l'unité de la pièce, sauve l'harmonie. Sylock connut sa perte à l'instant où triomphait son spectre. Bassiano apprend sa disgrâce par un acte de reconnaissance.

Quelle invraisemblable cruauté pouvait agiter Shakespeare, assez fol pour ruiner les délicieuses créations du bonheur ? Le cœur y suffit. Un cœur de fée qui ne supporterait pas des ombres légères aux bonnes œuvres qu'elle fonde. Tant pis pour le bonheur médiocre, si sa grâce adamantine ne rayonne pas sans alliance : elle brouille les jeux. Tout est à recommencer.

Shakespeare est juste comme l'amour. Antonio sauvé par Portia que le renoncement de Bassiano lui avait conquis, après son acte d'amitié, entraîne Bassiano à se séparer d'une bague plus précieuse que sa vie. De cette maladresse, Portia gagne un nouvel avantage sur son mari qu'elle doit pardonner, aveugle créature de la Fée exigeante, simple dépositaire d'un acte dont elle ignorait le sens.

Car au développement contagieux de la cruauté qui brûlait les gestes de Sylock, un thème s'est adjoint que l'amitié de Bassiano et d'Antonio, les mariages de Lorenzo et Jessica, de Bassiano et de Portia, de Gratiano et de Nérissa préparaient pour ces dernières scènes où le bel Amour efface, par un pardon universel, les trahisons des amants.

Ce n'est pas en vain que, dans l'embarras de son cœur, la malheureuse Portia commandait aux musiciens de jouer. Elle est exaucée à merveille. Dans le parc vide et la nuit où les astres mobiles entre les branches atténuent le silence, la musique achève de dissoudre le mensonge que Venise créait : le temps ne possède rien et toute poésie vient d'amour. Mais encore fallait-il accepter d'ouvrir un cercueil de plomb, voler au Juif son argent et sa fille, pour que Lorenzo persuade, des beautés indiscretes par le jour, une âme dont le corps épaisit le miaulement continu des sphères aux yeux d'anges qui se frôlent contre la paroi du ciel, et parvienne à désirer une autre mélodie où, comme chantait Hölderlin dans son âme apaisée :

Tant vaut l'homme et tant vaut la splendeur de la vie.

Edmond HUMEAU